

BRUXELLES

SOUS

LA BOTTE ALLEMANDE

par **Charles TYTGAT**

10 octobre 1918

Depuis le début de la guerre — ou peu s'en faut — la « *Société Générale* » est le dernier salon où l'on ose causer. C'est là que, tous les jeudis, se réunissent les présidents des comités bruxellois et provinciaux de ravitaillement, choisis pour une bonne part parmi nos députés et sénateurs, auxquels viennent généralement s'adjoindre d'autres « *Honorables* », des sollicitateurs, voire de simples curieux. Ajoutez-y des journalistes, des huissiers ; brassez bien le tout et, si cela ne vous laisse pas, au déguster, un goût prononcé de couloirs parlementaires, c'est que la guerre ne vous a pas encore suffisamment familiarisé avec l'emploi des succédanés.

C'est jeudi, aujourd'hui : La réponse de M. Wilson à la demande de paix de l'Allemagne (**Note**) a paru dans les journaux du matin. Le président exige, préalablement à tout échange de vues, l'évacuation des territoires occupés. La bête de proie gît à terre, expirante et, dans son agonie, verse ses dernières larmes. Qu'en

pense-t-on dans le « *petit parlement* » ?

J'arrive de bonne heure. Sauf trois confrères, il n'y a encore personne. Au bout d'un instant, M. Prins se joint à nous et se départ, en l'honneur des événements, de son air ténébreux pour esquisser un sourire.

Voici apparaître M. Bertrand ; il rit par tous les plis de sa large face de capucin à moustaches et s'avance vers nous les mains tendues :

- *Hein, qu'en dites-vous ?*
- *Nous croyons qu' « ils » accepteront tout ce qu'il plaira à M. Wilson de « leur » imposer.*
- *Cela ne fait pas de doute. Ils sont à plat.*
- *Avant un mois, nous « en » serons débarrassés.*
- *Parbleu ! Voilà déjà deux jours qu'ils commencent à déménager.*

La salle s'emplit peu à peu. Passe M. de Steenhault :

- *Tiens, je vous croyais en prison ? (Note)*
- *J'y ai été, mais on m'a relâché il y a 3 jours.*
- *Pas trop souffert ?*
- *Oh non ! Tout est question d'habitude et, comme j'ai déjà passé trois ou quatre fois par là...*

Voici MM. Max Hallet et Pladet. On apprend par eux que les Boches ont dénoncé hier certain article du contrat conclu en 1915 et par lequel, moyennant la formidable indemnité de guerre que l'on sait, ils s'engageaient à ne pas loger, à

Bruxelles, de troupes chez l'habitant.

- *Rendront-ils l'argent ?*
- *Tu parles ...*

On affirme qu'avant huit jours Bruxelles fera partie des territoires d'étape et se verra gratifié de 80.000 soldats.

- *Pourquoi ces troupes ?*
- *Ce sont – explique quelqu'un qui a l'air de s'y connaître – des hommes qui viennent de l'ouest franco-belge. Ils seront casernés à Bruxelles en attendant que la capacité des voies ferrées permette leur écoulement vers l'est.*

Dans un autre groupe on discute avec animation ; il y a là Franck, frère du député d'Anvers, toujours prisonnier en Allemagne ; De Becker, sénateur ; Pastur, député permanent ; du Bus de Warnaffe, au masque fin de médaille antique ; le baron Goffinet ; De Blick, directeur du « *Comptoir national* » ; le banquier Josse Allard ; de la Vallée-Poussin, secrétaire général démissionnaire du département de l'instruction publique, et d'autres dont le nom m'échappe. On cause à bâtons rompus.

- *Les Boches ont fait évacuer Lille et Roubaix.*
- *Von Falkenhausen va s'en aller.*
- *Que le diable l'escorte !*
- *Les Allemands ont quitté tout le sud de la région de Tournai-Ath.*
- *Oui, mais en revanche ils ont fait évacuer hier*

- sept des écoles de la ville de Bruxelles.*
- *Sans compter le collège Saint-Michel ...*
 - *Et l'institut Sainte-Marie ...*
 - *Et l'école normale de l'Etat pour jeunes filles de la rue Berkendael, dont les Flamingants s'étaient emparés au 1^{er} janvier dernier (Note) en expulsant les 450 élèves qui s'y trouvaient pour y loger 41 petits morveux activistes.*
 - *Alors, voilà donc les flamingantoboches flanqués à leur tour à la porte ?*
 - *Oui et c'est pain béni ...*

Une voix bien timbrée résonne ; c'est celle de Pastur qui raconte :

- *Ce matin même j'ai rencontré à Bruxelles, par grand hasard, le patron du «Grand Hôtel» de Coq-sur-Mer. Je le connais de longue date. Il m'a dit que tous les habitants du littoral avaient été évacués. Les Boches les ont laissés emporter ce qu'ils pouvaient empiler sur les chariots dont ils disposaient. Les animaux que l'on n'a pu utiliser – chevaux ou bêtes à cornes – comme bêtes de trait ont été égorgés sur place. Les évacués forment un immense cortège dont la tête vient d'arriver à Bruxelles et dont la queue n'a pas encore dépassé Alost. A la côte, les Boches ont enlevé tous les canons de gros calibre dont ils avaient garni les dunes et fait sauter leurs sous-marins de*

*type trop puissant pour remonter. jusqu'à Anvers par les canaux intérieurs ; de les ramener à Kiel directement par la mer, il n'y fallait plus songer depuis que les Anglais ont bouché le canal maritime de Zeebrugge en y faisant couler l'**Invincible**.*

- *C'est à croire que l'on rêve ...*
- *Eh ! ce n'est pas tout ! Le Boche qui opérait en qualité de bourgmestre à Bruges (**Note**) s'en est allé et, le vénérable M. Visart a non seulement repris le gouvernement de sa bonne ville, mais celui de la province par-dessus le marché. Mieux encore : les évacués du littoral affirment que le roi Albert s'est rendu jusqu'aux portes d'Ostende la veille de leur départ.*
- *Le Roi à Ostende !*
- *Nous célébrerons sa fête, le 15 novembre, entre nous !*
- *La réouverture des Chambres aura lieu à la date constitutionnelle : le troisième mardi de novembre !*

On rit.

*Voici paraître, à pas menus, M. Michel Levie qui, à nos yeux à tous, personnifie le gouvernement. On le salue beaucoup et il distribue – *bonjour ! bonjour !* – des poignées de main à droite et à gauche. M. Lambert de Rothschild, funèbre dans sa figure de cire jaune aux trois quarts ensevelie sous une barbe épaisse et un*

large monocle, passe dédaigneux et solitaire, arborant d'immuables gants noirs de la plus provinciale élégance. Voici le baron d'Huart et le comte de Mérode, ces rivaux en altitude ; voici le baron Goffinet, les députés Wauters, Buyl, Harmignie, Debue, Janson, Poncelet ... Appuyé contre une colonne, je regarde autour de moi. Le spectacle en vaut la peine. Il y a là 150 personnes au moins et pas une qui n'ait la face heureuse ; pas une dont le visage ne brille de la joie la plus vive, pas une dont le rire ne découvre à tout moment les dents.

Mais tout à coup retentit, impérieuse, une sonnerie électrique qui rappelle à tous qu'il est temps de cesser de bavarder et que l'heure d'ouverture de la séance est largement dépassée. La salle des délibérations se garnit rapidement et bientôt il ne reste plus dans les couloirs que ceux qui, n'étant pas membres du comité, n'ont aucun titre à assister aux débats.

Brusquement, de cette salle, dont les portes sont soigneusement closes, part un cri qui trouve dans nos âmes un écho incroyable :

- *Vive la Belgique !*

Il est suivi, à quelques secondes, d'un autre :

- *Vive le Roi !*

C'est plus fort que nous, et c'est peut-être fort bête, mais à ce nom vénéré, chacun de nous, dans les couloirs, se découvre. Il semble que d'entendre ce cri, puni depuis si longtemps comme un crime,

ait fait apparaître pour un instant l'image de la patrie à nos yeux éblouis.

Pourquoi cette clameur ? Voici :

C'est le chevalier de Wouters d'Oplinter, président en l'absence de M. Francqui, parti à l'improviste ce matin, avec M. E. Janssens, pour la Haye, qui, en ouvrant la séance, a prononcé quelques mots – oh ! des mots bien simples – mais singulièrement retentissants : « *Je ne puis me retenir de vous dire que la séance de ce jour est probablement une des dernières que nous tiendrons avant d'être libres. D'ici peu de semaines, tout nous permet de l'espérer, nous saluerons la patrie libérée et acclamerons notre Souverain.* »

Je ne sais qui a dit un jour que l'art, dans une harangue présidentielle, consiste à interpréter exactement les sentiments d'une assemblée ; si cela est vrai, M. de Wouters peut se vanter d'en avoir atteint les sommets.

* * *

Depuis deux jours, le bruit courait en ville que chez les civils boches – ils sont bien une dizaine de mille à Bruxelles – régnait une émotion intense. On ne savait trop à quoi s'en tenir sur le bien-fondé de ces rumeurs, quand le gouverneur allemand du Brabant, un certain Hurt, a eu l'obligeance de nous le confirmer. Ce Hurt a, en effet, prononcé hier au Sénat, devant 2.000 de ses congénères, un discours dont le **Belgischer**

Kurier de ce matin a publié un compte rendu.

M. Hurt a déclaré d'abord qu'il ne parlait pas en sa qualité de gouverneur, mais uniquement «*comme un camarade à des camarades* », pour avoir appris «*qu'une grande émotion régnait parmi les Allemands de Bruxelles à la suite des derniers événements et que les bruits les plus insensés se répandaient* ». Il a affirmé ensuite que les Alliés n'avaient «*aucun droit* » à réclamer l'évacuation des territoires occupés et que la «*situation militaire ne leur donnait aucun titre à le faire*», attendu que les «*incidents*» qui s'étaient produits à l'Ouest (**Note**) «*n'étaient que des revirements comme il s'en produit dans toute guerre et dont il fallait prendre son parti* ». D'ailleurs, «*une preuve de la supériorité des armes allemandes, c'est que les Allemands n'ont mis jadis que sept jours pour se rendre de Saint-Quentin à Montdidier, alors qu'il a fallu aux Français six semaines pour se rendre de Montdidier à Saint-Quentin.* ».

M. Hurt, qui s'est abstenu d'expliquer comment il concilie cette supériorité avec l'offre de paix introduite par l'Allemagne, a terminé son discours par cette pèroraison que l'on n'admira jamais assez :

« Il faut que les Allemands de Bruxelles gardent leur sang-froid. Ce n'est qu'en restant et en nous montrant forts que nous pourrons compter sur l'équité

de l'ennemi. Il en est des circonstances présentes comme du lendemain d'une bataille indécise : celui-là est vainqueur qui n'abandonne pas le champ de bataille, qui maîtrise ses nerfs, qui se considère comme vainqueur, qui proclame qu'il est vainqueur ! »

On verra bien... On verra aussi si le gouvernement allemand exigera – qu'a-t-il donc encore à exiger, ce colosse aux pieds d'argile, aujourd'hui effondré dans la boue ? – avant de négocier, des « *garanties pour les chefs activistes et pour les Belges qui nous ont amicalement aidés dans notre tâche* », ainsi que M. Hurt l'a réclamé, avec une grosse voix, pour la consolation des traîtres flamingants massés, suants d'angoisse, dans un coin de la salle ...

* * *

A la soirée, le centre de la ville a un aspect que je ne lui connaissais plus depuis ... voyons ... ma foi, depuis le 21 juillet 1914. A cette époque déjà, une odeur de poudre flottait dans l'air et si nul ne se doutait encore de la catastrophe qui allait fondre sur le pays, tout le monde, cependant, se sentait inquiet. Les Bruxellois avaient reflué vers le coeur de la cité. Pourquoi ? Moi, qui étais du nombre, je serais fort en peine de le dire et je crois fermement que les milliers de gens qui, ce jour-là, ont promené leur malaise de la Bourse

au Nord, ne le pourraient pas mieux dire que moi.

Aujourd'hui comme il y a quatre ans, une foule innombrable a subitement éprouvé, à la même heure, le même trouble et, obéissant à une de ces forces mystérieuses qui font songer aux lois secrètes réglant les migrations des animaux, a convergé vers la Bourse et a repris la promenade traditionnelle des jours de commotion publique : boulevard Anspach,



boulevard du Nord, place Rogier, et retour par la rue Neuve, la rue des Fripiers et la rue de la Bourse. On marche à petits pas, le sourire aux lèvres, l'air gourmand de ceux à qui l'on vient de servir une chose exquise et qui savourent ... Des groupes se forment où causent tout haut – tout haut ! – avec la plus confiante liberté, des gens qui ne se sont jamais vus et

qui, cependant, se serreront la main, tout à l'heure, en se quittant, parce qu'on est tous des Belges, parce que la longueur de l'épreuve, nous a faits frères par la souffrance et surtout parce qu'une aurore de joie, ce matin, s'est levée à nos yeux. On s'attarde auprès des évacués de Roubaix et de Lille ; on les interroge ; on commente leurs récits et leurs réflexions. Une de celles-ci m'a frappé : à une dame qui exprimait à un Lillois aux cheveux blancs, toute la part qu'elle prenait à son épreuve, ce vieillard – longue redingote et rosette de la légion d'honneur – répondit :

- Oui, madame, c'est dur d'être chassé de chez soi, mais si nos yeux pleurent, nos cœurs bondissent de joie en songeant à ce que sera demain.

* * *

La place des Martyrs est noire de monde. Faute de pouvoir porter nos hommages à nos morts d'aujourd'hui, nous allons les offrir à ceux qui, il y aura bientôt 90 ans, sont tombés eux aussi pour la cause de la liberté. On défile en silence devant le monument commémoratif. A certain moment, un des assistants déploie un drapeau tricolore. Un long frisson, celui qui ne passe sur la foule que lorsque l'ange de la patrie l'effleure de son aile, secoue le public. Les hommes se découvrent avec respect. Les femmes s'inclinent en pleurant...

Des « *polizeis* » interviennent.

(pages 494-502)

<http://uurl.kbr.be/1008367?bt=europeanaapi>

Notes de Bernard GOORDEN.

Les circonstances de l'arrestation de M. de Steenhault sont évoquées dans **50 mois d'occupation allemande** du 26 septembre (19180926) :

<https://www.idesetautres.be/upload/19180926%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Voyez ce qu'en dit Charles **TYTGAT** dans son **Journal d'un journaliste / Bruxelles sous la botte allemande** en date du 21 septembre :

<https://www.idesetautres.be/upload/19180921%20TYTGAT%20Charles%20BRUXELLES%20SOUS%20LA%20BOTTE%20ALLEMANDE%20Journal%20journaliste.pdf>

Pour *l'école normale de l'Etat pour jeunes filles de la rue Berkendael, dont les Flamingants s'étaient emparés au 1^{er} janvier dernier*, voyez ce qui a été dit, par exemple, le 20 octobre 1917 dans **50 mois d'occupation allemande** au sujet de la résolution de « *flamandiser* » cette école :

<http://www.idesetautres.be/upload/19171020%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Pour *le Boche qui opérait en qualité de bourgmestre à Bruges*, voyez ce qui a été dit, par

exemple,

le 7 octobre 1916 dans ***Journal d'un journaliste / Bruxelles sous la botte allemande*** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19161007%20TYTGAT%20Bruxelles%20sous%20la%20botte%20allemande.pdf>

le 8 octobre 1916 dans ***50 mois d'occupation allemande*** :

<https://www.idesetautres.be/upload/19161008%2050%20MOIS%20OCCUPATION%20ALLEMANDE.pdf>

Vous trouverez la carte des « étapes de la victoire » de la guerre 1914-1918 à l'Ouest (du 1^{er} juillet au 11 novembre 1918), qui était placée dans le cabinet de travail du maréchal Foch, au lien :

<https://www.idesetautres.be/upload/CARTE%20MARECHAL%20FOCH%20ETAPES%20VICTOIRE%2001071918-11111918.pdf>

La carte postale du Boulevard Anspach provient de la collection de

feue Paula Christine Van Nieulande, épouse de Jacques Wets et mère du docteur Jacques Wets.